

Gilbert Bourson

succincts monuments

Dans la RALM
Revue d'Art et de Littérature, Musique
www.ral-m.com
mars 2022
©2022 gilbert bourson



Succincts monuments

Ces succincts monuments sont en quelque sorte une apologie de leur ruine et peuvent être considérés comme *poétiques* au sens où ne font pas écran leurs donjons, leurs murailles, leur discursivité Vaubannesque, à ce qui se dit de vraiment lisible, donc de rétif à la compréhension convenue/donc/classée.

Succinct : Du latin *succintus* qui signifie aussi *serré*

◦

L'Oiseau-Coule-Rivière et la faux
de l'arbre des pierres, toute hache bue,
côtoient les incendies chevillés à des flancs
aux poignets de captives des eaux;
les monts agenouillés troussent les cotillons
des ombres abusives qui bourdonnent ;
la vue ouvre son couteau suisse et grave
l'écorce de l'instant; on baisse les socquettes
des filles de l'herbe, Xénophon traverse
en Gloire le cartable des flaques ; une chose
ajoute à l'édifice des choses pensées
et qui est la pensée dont la truelle luit
dans le ruisseau qui passe et parle sur les os
iliaques de l'Arche lovée au courant.

◦

Simplicité Virgilienne qu'est son sourire
et cette fossette qui est comme un obus
qui n'aurait pas explosé. Le trait de ses lèvres
est la ligne de fuite des réminiscences
et des neumes épiphoniques de son souffle.
Sur la cicatrice qui couve les mots
qui se servent de nous à travers le feuillage
insolent de la langue. Et lorsque les grands nombres
courent sur les façades délavées des jours
et cachent le galop des pouliches d' Élée,
son sourire amusé les cravache à travers
la soutache des ombres.
Ce sourire est le bord de falaise où se tiennent
en joie les assises mortelles de la vie.

◦

◦

Simplissime pagaille d'être en boulimie
de corymbes et d'autres je et nous, poussés
en serre sur tuteur en moi 'imputrescible',
et suprême festin d'ego mastication
de prothèse de mots, cosmétiques, cosmos,
et des falbalas d'astres menant en bateaux
d'eau en flotte qui vogue in-voguée en son fonds
de commerce de rendez-vous dans le néant,
paradis incliné sur le moi voulu bois
de barque, mais écume, dentelle, intersections
verbalement touffues, myriades de crack,
énorme dé à coudre la grêle engrossée,
avec le blanc en neige devant tout un plat
d'asperges, de pizzas, de langue en sauce blanche.

◦

◦

Cette feinte qui arrive au front de la page
évide la ligne de mouette du Bosch
de nos désirs pesants, comme la cuisse nue
qui falaise l'ictus et ouvre l'invisible,
cet hôte elliptique comme un os de caille,
ou la tasse ébréchée de la lèvre conjointe
à l'ancre cognoscible de la possession
qui dépossède, jambe démaillant la marche
à flanc de la cloison fardée de chute hilare
de l'accore fasce du blanc de clocher,
le sommet aimanté vers le gouffre du coude
aux mouvements de houle sèche liquidée,
par un ressac d'éclairs farcis criblant le nombre
de son horizon séditieux lierré d'ombre.

◦

◦

À sa taille le réseau de nœuds s'était défait,
et par l'escarpement de sa falaise rose,
les faons de son sang gravissaient la bryone
érigée de son sein. Où faire le bacchant
est la langue bougeante et cailloutée de failles
où la foudre se lie au dancing du silex,
et fait cligner les embuscades et les temples
où sa sandale scande attachée à l'écrit
le pas de rien qui sonne le lieu où détale,
l'insoluble sol sous une seule peau.

À ces nœuds de tumulte, un éclair gelé ouvre
en viorne d'abondance l'étable forcée
hors la loi, où le viol définit sa beauté,
où la veille est la nuit énuclée du ciel.

◦

◦

Les jambes de la rue sentent le sécateur,
et l'odeur d'aqueduc véloce du ruisseau.
Elle sent le poisson et le papier autour,
afin d'envelopper le sexe de Vénus,
qui est une des failles du vocabulaire,
où la main à la plume lance ses filets
bleu ciel, au plus profond de la grève étalée,
massée par le dehors ventilé du dedans
comme la porte Sée jusqu'à la contrescarpe
de son popotin en jactance de chair,
avec le stock de heurts comme est belle la vie,
entre les seins et triste et pleine de vitrines,
où nagent les reflets d'un monde exfolié
où les machines seules marchent sans lacets.

◦

◦

Le lac est un dôme qui porte le ciel
à son haut point de chute. Lotisseurs du bleu,
se noient les oiseaux dans l'espace rêvé
d'une enfance envolée. Les chaises du parc
en sont les monuments hilares d'être vides,
et d'où jadis on regardait le ban des cygnes,
signifier la mie de pain blanc de ces joies
en cerceau qui foulait le miel de la poussière,
aujourd'hui soulevée, privilège inutile,
dans le souvenir. Les chaises de ce temps
de parc, était un lierre de minuteriers
de gaufres dispersant des civilisations
poudreuses de délices. Un manège est encore
actif où s'évertue un galop de bois mort.

◦

◦

Comme Fusils ou Futailles la Vie. Meuble-Espace
avec son étroitesse où se retirer pour
folioter sur le soi ce bouge où pénétrer
de son coupe-papier de chair. Miroir voué
à la fustigation des lèvres et des mots
dont la boue monte-haut tels les oiseux envols
de l'hyper et du vide. On va aux bains publics
de l'écriture pour se savonner de Mort
dont les dents sont le blanc d'annulation et de
présence linceulée d'ébréchures. Créneaux
du Bonheur au clavier où loge le davier
du laps le temps du temps. Le vif rejoint le bref
viaduc de la lenteur. Car nous sommes lecture
où *l'âme* se construit.

◦

◦

Tous ces montagnards surpris au flanc du pic pour du flanc, c'est la faune du rien, (le piolet du réel, c'est l'affront de pensée en cordée, non la folle edelweiss de Vico qui porte au plus haut sommet de la surface), mais arpentent avidement le vide à ces glaciers tourmentés des virus cristallins que Jarry appelait des polyèdres arctiques.

Les guides dans les Alpes abondent moins que dans les pages alpestres des livres.

En pourpoint d'apparat git le futur défunt dévissé par sa joie au sol dé-paginé, qu'arpent d'activité lointaine à la pensée soit toute la pensée.

◦

◦

La saisit par la closerie de sa fente
devenue monastère ou monade épilée,
dénudée par l'équarrissage de l'offrande
absolue. Ligotée dans sa langue chevelue,
s'enfonce le lierre de son string dans l'écrit.
Et mûre de sa grappe velue quand l'implante
le fiston divin de Sémélé,
l'autel de son nom est un hôtel de passe
où déguster de l'âme les huitres du temps,
que sont les sueurs gelées sur sa peau d'insomnie.
Où se gamberge la verrière du soleil,
le placard de sa vie grand ouvert sur la mer
des draps à la lessive au giron plantureux,
s'ouvre à l'admiration.

◦

◦

Organiser les hasards de la pensée
en disjonction du temps, avec ses coups de griffes,
aménager l'image : Ce caillou qui tombe
à pic dans l'eau du lac et celle du caillou
images pli sur pli, comme peindre la langue
arrimée à la Langue tirée de la berge
où conscience est courroie et petit horizon
immensément tendus. Tordre au cygne le cou
pour émietter la mie de l'enfance perdue
à jeter aux oiseaux, et donner à Psyché
le reflet d'un baiser c'est le donner à Keats
et à l'urne des mots. Alluvionner l'éclair
à l'angine du ciel gravie d'épaves noires,
est propager l'écho de brusques jubilés.

◦

◦

À sa taille le réseau de nœuds s'était défait,
et par l'escarpement de sa falaise rose,
les faons de son sang gravissaient la bryone
érigée de son sein. Où faire le bacchant
est la langue bougeante et cailloutée de failles
où la foudre se lie au dancing du silex,
et fait cligner les embuscades et les temples
où sa sandale scande attachée à l'écrit
le pas de rien qui sonne le lieu où détale,
l'insoluble sol sous une seule peau.

À ces nœuds de tumulte, un éclair gelé ouvre
en viorne d'abondance l'étable forcée
hors la loi, où le viol définit sa beauté,
où la veille est la nuit énuclée du ciel.

◦

◦

« *Ce luxe à inventorier* » : Le bruissement
où vous croyez tout entendre d'un coup
et simultanément dans le temps ou l'espace,
musique casquée sur la ligne des feuilles
où se payent de mots les mots qui vous '*dépensent*'
jusqu'à ce galop de haies du je, qui est
le son devenu saut, et porté sur la vague
qui casse et plus loin change son cours et son
chemin qui vous emmène : Éclats, fragments, trainées
où tout est sur la ligne, également réel
entendu et rêvé tout sur le même plan,
comme le vent qui casque le blason de l'eau,
comptoir où se payent de mots, les mots mêmes
qui nous conduisent en aveugle '*par la main*'.

◦

◦

Revenir des survols du carré des attentes
et construire son temple au fiston d'Aphrodite,
est l'urgence affolante de celui qui met
ses sens en alerte rouge, et branle bas
le ciel de ses étangs ; se cingle des saulaies
de ses flagellations en débâcle goulue,
et s'arme de sa peau suée de monuments
de nudité toujours mal nue et mal déçue ;
sonorise le ban du hasard d'une pluie
d'épingles traversantes jusqu'à la cuisson
d'un barbecue cramé de silence ameuté
de foules minuscules de points et virgules
à slalomer à corps débraillé vers l'ailleurs
en soi, où rien n'est plus ourdi qu'un ordre blanc .

◦

Sur l'incipit d'un poème de Brigitte Canefish
'Éponge bel-air séchée silhouette petite poème'
(à Gilbert Bourson)

◦
« Éponge bel-air séchée silhouette petite
poème », ce qui gorge le home embué
de profus changements à venir, engorgeant
la houlette de feu au lac d'enchantement
et montagne d'étang silencieux. Bouche ouverte
à l'éloge de soi rétracté, puis mouillé,
donc empoigné d'un donc d'une main qui se ferme
en cascade égouttée du plus haut vers l'évier
des possibles blancheurs sous-titrées par la chute
d'Icare hommagé par son sillon crawlé.
Les épaules en crue d'étreinte à Siloé,
par sa force jaillie en source du sans source,
jet qui se déborde par son affluence,
et se craint en silo de sécheresse induite.

◦

◦

Le lac se pleut dessus, terrassier exténué
le vent y fait son lit pour éloigner les cygnes
noirs craignant la craie des marelles anciennes,
où les jambes s'écartent pour sauter les cases
de l'immobilisme et réveiller l'esprit,
qui va de terre en ciel comme l'étendue d'eau,
que les canards ébruitent. Les lacets défaits
de l'enfance involucrent les pas décidés
qui musiquent le temps à la façon de Bach,
et qui est le présent comme le souvenir
des joueuses d'éternité sans le savoir,
qui sautaient d'une case à l'autre pour tracer
le présent de nos songes d'une ligne blanche
avec la craie cassante et têtue de la foudre.

◦

◦

Toute braise éteinte s'afflige de son feu
extérieur devenu intérieur. Toute haie,
est la paupière et la prunelle de sa cendre
au lèvres d'aubépines. Les fleurs à la barre
de l'exultation jettent l'ancre retenant
le congrès des roseaux de l'air en éruption,
habilient la hâte à ralentir le vert
buissonnement offert au hublot de la vue
le dard noirci d'une encre paginée d'empreintes,
aptères mais levées en ailes de poussière
accorte, recueillant Virgile dans son vol.
L'ongle dur du soleil encoche les écorces
pour y étendre ses hamacs d'investitures
sur la cupule d'ombre en alcôve où se fondre.

◦

◦

Affolé, tout un concile de petits sarcophages
furibonds fait croire un sens qui se déprend
dans une terre hirsute. Les pierres de la pluie,
déshabillées de neuf, caressent le genou
du ciel dont les doigts brefs s'associent aux bolides
de l'herbe, où des scoops d'aporie en radoub
hantent les pierres neuves de l'âge de pierres.
À l'huissierie bondée de l'ondée du non-sens,
un cardan miroitant s'entrouvre dans le sens
de la plaie où suppure le cantabile,
sous l'affermée chemise de blancheur tombée
sous les persiennes pertuisanes de la pluie,
devenue ce sol dur et froid haché menu
où l'air mâche dans l'auge des chevaux des mots.

◦

◦

Comme l'on veut tracer une allée de platanes pour y accidenter sa propre absence à même son écorce, et la sauver du vide blanc par le vide, il requiert que l'on soit rebâti sur un tronc dont l'absence enroche le visage du heurt d'où les feuilles chutent d'un seul arbre, et rejoignent la foudre David d'un caillou, frondé par les autos des lierres de la joie en gravats plus hilares que la suie du feu et que les cris casqués de becs d'oiseaux. Tandis que la craie bleu du ciel raye l'escale brève et la transforme en avalanche, cette absence possède son arbre de chair et sa faim d'épaves stridulées de désastres voulus.

◦

Derniers poèmes

◦

Des roses des roses et des informations,
des poireaux qui ressemblent à des amiraux
dans la chambre où se sarcophage le clavier
qui est notre jardin ou plutôt notre serre ;

où les lointains promettent des auberges blanches
débordant de choses pleines de défauts
plus beaux que la beauté, des jupes survoltées,
des arbres sans souliers dont les talons résonnent ;

et puis cette musique où l'on ne tarit pas
recomposé par le chaos qui est assis
devant la porte de sa page sans volets
de maison où le pas de porte peut trouver

son bas de soie ad hoc sur une jambe close ;
et la plage d'un toit et son fantôme nu
comme une haute échelle au miroir de la pluie
qui se vêt de la nudité des mots perdus ;

ou cet assolement des choses disparates
dissolvant la nuit dans le bruit sans sarments
que le tors échafaud de la banalité
pour couper la raison d'un vin d'éternité.

◦

◦

Une rosée se montre un peu discrète, mais
farouchement imbue de son peuple éludé
par un soleil bouffon, magistral et jovial
comme un lieu mal famé. Ce peuple de miroirs

est l'hospice de l'aube qui va déborder
en lumière abusive. Un ciel débarrassé
de sa nuit colossale (vers d'autres discordes),
empressé, abolit la lumière en chassant

le visage du jour et ses traits qui informent
nos yeux de nos seuils entr'ouverts aux possibles,
et de nos convictions que tout est changement,
hublot à ciel ouvert au bleu figuratif

de l'esprit dégrafant l'ourlet irréductible
du voile effrangé de Perséphone. Terre
à l'étendue qui dresse l'œil de nudité,
pour l'écarquillement dévoilant le visible,

une rosée alentissant l'éternité
de sa phrase éphémère qui montre les dents
diamantines du temps, déguerpit au soleil
qui écrase son poing sur la face du jour.

◦

◦

Et le matin bossu passe comme un chameau
mettant la vitre à cran pour que le jour soit sobre
et passe le désert de nos sables mouvants
avec la dignité mortelle du ver blanc ;

sous l'agave du songe évanoui du temps
bat le cœur de l'amour qui est un mot fléché
vers l'horizon jamais déçu par l'oreiller
des nuages qui ont les lèvres du baiser ;

un amas de draps morts clame l'heure qui vient
déjà totalisée par le cadran solaire
et les sueurs mêlées des souvenirs séchés
dans les sables dorés des pages déchirées ;

au galet féminin d'un cœur de corps qui bat
dans le poème écrit comme une caravane
se dédie la strophe sans mélancolie
de l'ange méditant sa salve de chemin ;

le réveil prend le mors aux dents pour un lever
et un patin roulé à la langue du gouffre
où il est temps de prendre celui qui n'est plus
en tombant de son lit en lettres majuscules ;

◦

(LÉGENDES CONTENUES DANS UN MOT)

◦

Près des bétoires sombres des lourdes aisselles
de ces lavandières qui ne sont qu'un mot
dont l'odeur côtoie l'encre que l'hier retient
pour plier les draps noirs des nuits hallucinées

des corps dans l'intervalle de la nudité,
le présent devient fable de l'obscurité
qui est une forêt de battoirs dont l'écho,
est une sueur brute et pleine de soupirs

noyés dans la lessive qui mousse de bras,
dont les mains dansent les phalanges de leurs doigts
à l'onglée d'angles morts battant les blés du vent
au bord du béton plein d'une eau désabusée

de sa pure apparence de miroir des fées,
qui prennent ici corps de leurs impuretés
diurnes et nocturnes, rythmées sur l'évier
des lunes naufragées, chantées au sans soucis

du lavoir où délire et contingence sont
au banquet de la vie qui tache comme un vin,
ou salé comme un océan pris de panique
entre des nudités de manches retroussées

au clapotis des jours passés et à venir,
et dont le bruit d'abcès ouvre l'accès du vent
à la chemise sur un fil dans le jardin
où elle sèche aux alizés comme une voile

vers une chair gonflée de la lessive d'être,
au lavoir de ces propretés un rien obscènes
qui confirment les ondes basses du désir
passé au savon noir des fables lavandières.

◦